

chacun, et, après un échange de politesses, après un baiser fugitif déposé sur le front de Micheline, il se mit à table. Le repas fut silencieux. Chacun était préoccupé. Serge, inquiet, commençait à se demander si Pierre n'avait pas parlé. Maréchal le nez dans son assiette, répondait brivement aux questions que lui adressait madame Desvareennes. Une gêne croissante se produisait entre les convives.

Quand on se leva de table, ce fut pour tous un soulagement. Micheline prit le bras de son mari, et l'emmenant dans le jardin, à l'ombre des magnolias, elle lui dit :

—Ma mère part ce soir. Une lettre qu'elle vient de recevoir la rappelle à Paris. Son voyage, vous ne vous y êtes certainement pas mépris, a été causé par la tristesse que lui causait notre absence. Elle n'a pu rester plus longtemps loin de moi, et elle est venue. De retour à Paris, elle va se retrouver très abandonnée. Moi, de mon côté, je suis seule très souvent...

—Micheline ! interrompit Serge, plein d'étonnement.

—Ce n'est pas un reproche, mon ami, dit la jeune femme avec douceur. Vous avez vos occupations, vos plaisirs. Il y a des nécessités de situation qu'il faut savoir subir : je ne réclame point. Vous faites ce que vous croyez devoir faire et ce doit être bien. Seulement accordez moi une faveur.

—Une faveur ? A vous ? reprit Serge, troublé du tour inattendu que prenait cet entretien. Mais parlez, chère enfant, n'êtes-vous pas maîtresse de décider ce qui vous plaît le mieux ?

—Eh bien ! fit Micheline avec un pâle sourire, puisque je vous trouve si bien disposé, promettez-moi que cette semaine nous repartirons pour Paris. La saison ici est fort avancée. Tous vos amis seront de retour là-bas. Ce ne sera pas un grand sacrifice que je vous imposerai.

—Très volontiers ! s'écria Serge, surpris de la soudaine résolution prise par Micheline. Mais avouez que votre mère vous a un peu tourmentée, ajouta-t-il gaiement, pour vous entraîner à sa suite.

—Ma mère ignore mon projet, dit froidement la princesse. Je ne voulais lui en parler que forte de votre assentiment. Un refus de votre part lui eût été trop cruel. Vous n'êtes pas très bien déjà l'un avec l'autre. Et c'est un de mes regrets. Il faut être bon pour ma mère, Serge. Elle est vieille, et nous lui devons beaucoup de reconnaissance et de tendresse.

Panine resta silencieux : un tel revirement avait-il pu s'opérer en un jour dans l'esprit de Micheline ? Elle qui jadis, sacrifiait impitoyablement sa mère à son mari, venait maintenant plaider en faveur de madame Desvareennes. Que s'était-il passé ?

Souple et léger, en vrai Slave, Serge prit promptement son parti :

—Tout ce que vous me demandez sera religieusement exécuté par moi, dit-il, aucune concession ne me sera difficile pour vous plaire. Vous désirez retourner à Paris. Nous partirons aussitôt que nos dispositions auront été prises. Dites-le donc à madame Desvareennes, et qu'elle voie dans ce départ une preuve de mon désir de vivre en bonne intelligence avec elle.

—Merci, dit simplement Micheline.

Et le prince lui ayant galamment baisé la main, elle regagna la terrasse.

Resté seul, Serge se demanda ce que cachait l'étrange transformation de la jeune femme. Pour la première fois, elle montrait de l'initiative. La question d'argent avait-elle été posée par madame Desvareennes, et Micheline voulait-elle le ramener à Paris dans l'espoir de lui faire changer ses habitudes ? C'était ce qu'on verrait. L'idée que Micheline avait pu le surprendre causant si intimement avec Jeanne ne lui vint même pas. Il ne connaissait pas à sa femme une assez grande force d'âme pour dissimuler sa douleur et sa colère. Amoureuse comme elle était, elle ne pouvait être capable de se dominer et devait faire un éclat. Il n'eut donc point de soupçons.

Quant au départ pour Paris, il en était ravi. Jeanne quittait Nice avec Cayrol à la fin de la semaine. Perdus dans l'immensité de la ville, les amants seraient plus en sûreté. Ils pourraient se voir à l'aise. Serg. louerait une petite maison discrète

dans le quartier du Bois de Boulogne. Et pendant qu'on les croirait asservis aux devoirs du monde, ils seraient libres et réunis dans la solitude d'une habitation bien close. A cette pensée, Serge frémit. Toute la folie de son amour pour Jeanne lui monta au cerveau.

## II

Micheline, de retour à Paris, inquiéta bientôt tous ses amis tant elle parut changée moralement et physiquement. Sa gaieté d'autrefois avait disparu. La jeune femme était grave et pensive. En quelques semaines elle maigrit et se creusa. Elle était comme minée par une pensée persistante et aiguë. Madame Desvareennes fut sérieusement tourmentée. Elle interrogea sa fille qui répondit d'une manière évasive. Elle se portait comme d'habitude, ne souffrait point, et n'avait aucun sujet de contrariété. La patronne fit venir le docteur Rigaud, malgré ses préventions à l'égard de la science médicale, et, après une conférence prolongée avec lui, le conduisit chez la princesse. Le docteur questionna Micheline, l'ausculta et finit par déclarer qu'il ne voyait rien qu'un peu d'anémie.

Madame Desvareennes tomba dans une mélancolie profonde. Elle fut assiégée de pressentiments sinistres. Elle passa des nuits sans sommeil, pendant lesquelles elle vit sa fille morte et entendit les chants religieux et s'élevaient autour de son cercueil. Cette femme si forte, si résistante, pleura comme un enfant, n'osant pas laisser voir ses inquiétudes, et tremblant à l'idée que Micheline pût se douter de ce qu'elle appréhendait.

Serge, lui, insouciant, heureux traitait les préoccupations de son entourage avec un laisser-aller superbe. Il ne croyait pas la princesse souffrante. Un peu de fatigue peut être. Elle était éprouvée par le changement de climat. Mais rien de sérieux. Et repris par sa vie dissipée, il passait toutes ses nuits au club, une partie de ses journées ailleurs.

Jeanne n'allait plus rue Saint-Dominique que très rarement. L'accueil que lui faisait Micheline était le même que par le passé. Mais la jeune femme avait démêlé dans l'attitude de la princesse une froideur qui l'avait gênée. Elle avait donc espacé ses visites.

—Cayrol, lui, venait toujours le matin dans le cabinet de la patronne causer affaires avec elle. Il avait repris la direction de sa maison de banque, et ses opérations considérables augmentaient chaque jour son influence sur la place. La grande société du *Crédit Européen* montée avec Herzog était lancée. Elle promettait des résultats immenses. Cependant Herzog causait des inquiétudes à Cayrol. Cet homme d'une remarquable intelligence avait un défaut sérieux, il voulait trop en brasser, et de la sorte il étreignait mal. A peine une spéculation était-elle en voie de réussite qu'il lui venait une autre idée dans la tête, dont il s'éprenait et à laquelle il sacrifiait ses conceptions anciennes.

Ainsi, sur le *Crédit Européen* Herzog projetait déjà d'échafauder une combinaison financière encore plus grandiose. Il rêvait de tenir le monde financier dans sa main. Cayrol, homme à vue plus courte, mais à sens pratique, avait peur de la nouvelle affaire d'Herzog. Quand celui-ci lui en avait parlé, il avait déclaré nettement qu'il entendait ne pas en courir les chances. Le présent lui paraissait assez beau : il ne voulait pas le compromettre dans des aventures financières, à son avis, fort dangereuses.

Le refus de Cayrol avait violemment contrarié Herzog. Le financier allemand ne se faisait point d'illusion sur l'opinion qu'on avait de lui dans le monde des affaires. Sans le prestige du nom intact de Cayrol, derrière lequel, de plus, on savait la maison Desvareennes, Herzog, n'aurait jamais pu lancer son *Crédit Européen* comme il l'avait fait. Il était trop fin pour ne pas le comprendre, et Cayrol lui manquant pour la réalisation d'un plan, duquel il attendait des merveilles, il se mit en quête d'un porte-respect suffisant pour imposer la confiance.

Sa fille Suzanne allait beaucoup rue Saint-Dominique. La patronne et Micheline l'avaient prise en affection. Elle était si sérieuse, si naturelle, si bourgeoise, comme disait madame